Traduire

Revue française de la traduction

234 | 2016

La traduction, un sport de haut niveau

L'athlétisme à travers les frontières

Taffy Martin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/797>

DOI : 10.4000/traduire.797

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2016

Pagination : 31-42

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Taffy Martin, « L'athlétisme à travers les frontières », *Traduire* [En ligne], 234 | 2016, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/797> ; DOI : 10.4000/traduire.797

L'athlétisme à travers les frontières

Taffy Martin

En remontant à la source

Amateur d'athlétisme depuis mon enfance, j'ai commencé à pratiquer ce sport à un âge où beaucoup d'athlètes ont déjà arrêté. Enfant de la ville, je n'avais pas accès à une piste et, au lycée, l'athlétisme était réservé aux garçons. Il ne m'est pas venu à l'esprit de protester contre cette inégalité. Nous étions, après tout, au début des années soixante. Ce n'est donc qu'à trente-cinq ans et à la suite d'un grave accident de vélo que j'ai fait mes premiers pas en athlétisme et, de surcroît, sur la route, très à la mode à l'époque. Les encouragements de quelques amies m'ont poussée à participer à des courses sur route : cinq kilomètres, puis dix et finalement le semi-marathon. L'ambiance était sympathique, mais je cherchais autre chose. Un soir, des amies de mon club m'ont amenée sur la piste. C'était à Atlanta où, chaque mardi soir, du mois d'avril au mois d'août, il y avait des *all-comers meets* sur la piste d'un lycée de la ville, compétitions où, justement, tout le monde était bienvenu. Les athlètes participaient gratuitement à autant d'épreuves qu'ils le souhaitaient, tandis que les spectateurs payaient un dollar symbolique. Il y avait des athlètes qui couraient le *mile* en moins de 4'15" et d'autres qui sautaient de joie d'avoir battu leur record personnel, tel un 400 m en 1'35". Tout l'équipement était réglementaire et tous les juges dûment qualifiés. Pour moi, nous étions en train de réinventer l'athlétisme, un athlétisme ouvert aux débutants et un athlétisme qui repoussait les frontières. En 1983, sauf aux *all-comers meets* à Atlanta, le saut à la perche féminin n'existait pas. Il a fallu attendre neuf ans pour que l'IAAF (Association internationale des fédérations d'athlétisme) reconnaisse un record du monde féminin à la perche et encore quatorze, seize et dix-sept ans avant que la spécialité ne figure respectivement aux Championnats du monde en salle, en plein air et aux Jeux Olympiques.

Ces *all-comers meets*, nés d'une tradition bien codifiée et plus que centenaire, imprégnés de tolérance et consacrés à la lutte acharnée mais ludique, ont donné naissance à ma « carrière » de pistarde. Déjà à rebours pour avoir migré à 35 ans du cyclisme à la course sur route puis aux épreuves sur piste, j'ai poursuivi mon chemin atypique en descendant du 3 000 m pour

terminer comme spécialiste du 400 et du 800 m, avec quelques incursions sur 100 et 200 m. C'est juste après m'être convertie à ces distances que je suis partie pour la France en tant que Professeur Fulbright⁽¹⁾. Je devais y rester un an, mais la rencontre avec Jean Pierre Pouzol, poète lotois et depuis maintenant trente ans mon mari, m'a fait une fois de plus bifurquer. Je suis donc restée en France où, en marge de ma vie d'universitaire, j'ai poursuivi mon chemin en athlétisme, comme athlète, puis entraîneur et ensuite juge. Au fur et à mesure de mon engagement dans ce sport, la traduction et l'interprétation sont entrées tout naturellement en jeu : le mariage parfait entre le sport qui m'a tant apporté et les deux langues qui sont ma passion.

Dans cet article, sans prétendre détenir la vérité et en prenant le mot « traduire » dans son sens étymologique — faire passer —, je partagerai ma vision du « premier des sports pratiqué par l'humanité » (Parienté, 17). Je traiterai l'athlétisme vis-à-vis d'autres sports et dans ses déclinaisons américaines et françaises, en passant par l'entraînement et la compétition, avant de faire la synthèse de mes expériences. Par manque de place, je limiterai mes remarques à l'athlétisme sur piste, à l'exclusion, malheureusement, de la course sur route, du cross-country et de la dernière-née des spécialités athlétiques, le trail, raccourci de *trail running* (fell running en anglais britannique) dont les Français barbarisent la prononciation « træ(j)l » (Grand Robert).

À vos marques !

L'individu et l'équipe

Sport collectif d'un côté, sport individuel de l'autre ? Ce n'est pas aussi simple. Le basket, le foot, le hand, le rugby, le volley... sont des sports collectifs. Le match est gagné par équipe et aucun titre individuel n'est décerné. Contrairement à ces sports « de ballon », l'athlétisme est, certes, un sport individuel mais aussi un sport par équipe, que ce soit celle d'une école, d'un lycée, d'une université ou d'un pays, sans oublier les matchs folkloriques entre étudiants et professeurs de bon nombre d'universités. Ces compétitions sont, selon le contexte et le niveau, l'occasion d'exploits soit sportifs soit loufoques. Côté élite, on se surpasse pour faire gagner son équipe. Côté ludique, on « bouche les trous ». Aussi, le demi-fondeur (en l'occurrence moi) lancera le marteau, le lanceur de marteau (vu ses qualités de « pied ») fera de la marche athlétique et le perchiste lancera le javelot. Chacun est susceptible d'être réquisitionné pour participer au relais.

(1) Depuis 1946, les prestigieuses bourses Fulbright permettent aux étudiants, chercheurs et professeurs de réaliser un projet culturel ou scientifique à l'étranger. Plus d'une centaine de pays sont concernés par ces échanges bilatéraux.

L'arène et ses musiques

Dans un meeting d'athlétisme, plusieurs épreuves ont lieu en même temps, et il faut savoir les suivre. Pour les courses, un coup de pistolet annonce le départ et la victoire revient au premier qui franchit la ligne. Côté terrain, les athlètes lancent ou sautent à tour de rôle et, faute de passage à la ligne d'arrivée, la victoire est décidée en décalage. Pour les quatre lancers et les deux sauts horizontaux, les meilleurs athlètes disposent d'essais supplémentaires. Le plus souvent, le meilleur athlète passe en dernier, ce qui entretient le suspense. Pour les sauts verticaux, qui sont, pourtant, parmi les plus spectaculaires, l'épreuve se termine en s'éteignant, purement et simplement, sur l'échec ultime du dernier sauteur. Pour apprécier ce cirque à trois pistes, il faut répartir son attention sur plusieurs arènes et s'accorder à leurs musiques.

Sur mesure

En athlétisme, tout est affaire de poids et de mesures. On mesure les sauts ainsi que les lancers et on chronomètre les courses⁽²⁾. Ceci dit, si les Britanniques et les Français s'accordent sur la dénomination *athletics*/athlétisme, les Américains conservent la notion de complémentarité, *Track and Field*. Qu'ils soient français, britanniques ou américains, les participants s'appellent tous *athletes*/athlètes, du grec « celui qui lutte pour le prix » (Grand Robert). Pour désigner les différentes épreuves, les Américains et les Britanniques emploient les mêmes termes, et les termes en français sont reconnaissables par un anglophone. À quelques exceptions près, les dénominations demeurent stables, et toute modification traduit une volonté de se rapprocher du lexique des autres pays. Aussi, en 1965, le *broad jump* devient le *long jump*, non pour éviter la confusion entre les athlètes féminines et les *broad*s⁽³⁾ mais, tout simplement, parce que *long* était plus conforme à l'usage international. De même, le *hop, step & jump* devient le *triple jump*⁽⁴⁾, une simplification qui occulte, malheureusement, la notion de technique. Une épreuve qui échappe à cette cohérence est le « lancer de poids ». Le terme français a l'avantage d'être conforme au lexique des autres lancers. Son « équivalent » en anglais, *shot put*, capte, par contre, la subtile et trop souvent sous-appréciée technique de cette épreuve qui n'est autre qu'un lancer bridé. La règle 188 de l'IAAF précise, en effet, que l'engin « doit toucher ou être très proche du cou ou du menton et la main ne peut être abaissée de cette position pendant l'action du lancer. Le poids ne doit pas être ramené en arrière de la ligne des épaules. » Aussi,

(2) La marche athlétique, qui est pourtant chronométrée, est la seule épreuve qui nécessite une appréciation de la part du juge, qui doit s'assurer que l'athlète « maintienne un contact avec le sol, sans qu'il ne survienne aucune perte de contact visible (pour l'œil humain) » et que « la jambe avant [soit] tendue [...] à partir du moment du premier contact avec le sol jusqu'à ce qu'elle se trouve en position verticale » (IAAF, Règle 230).

(3) Terme d'argot, principalement américain ou canadien, signifiant « fille » ou « prostituée ».

(4) Merci à E. Gary Hill, rédacteur en chef de *Track & Field News*, de m'avoir rappelé cette modification.

le lanceur de poids doit envoyer (*put*) son engin (7,260 kg chez les hommes et 4 kg chez les femmes) loin du cercle sans utiliser le bras comme levier⁽⁵⁾.

Survivances salutaires

Les Britanniques et les Américains sont responsables de la survivance du *mile*, ces 1 609,344 mètres auxquels sont associés les dieux du demi-fond, tels Paavo Nurmi, Jules Ladoumègue, Roger Bannister, Peter Snell, Michel Jazy, Jim Ryun, Filbert Bayi, John Walker, Sebastian Coe et Hicham El Guerrouj, dont les 3'43"13 réalisées le 7 juillet 1999 à Rome demeurent le record du monde. Mais ne nous y trompons pas ! En dépit de sa valeur symbolique, le *mile* n'a jamais figuré dans le registre des épreuves des Jeux Olympiques ni des Championnats du monde ou d'Europe, son « équivalent » métrique, le 1 500 m, étant la norme internationale. Aux Championnats des États-Unis, le *mile* a survécu jusqu'en 1973, année où les championnats américains ont fusionné avec les matchs qualificatifs aux championnats internationaux. Absent désormais du programme des championnats américains et britanniques, le *mile* n'a pas, pour autant, disparu. Le *miler* étant une valeur sûre, le *mile* figure régulièrement au programme des grands meetings internationaux.

Bien que le *mile* ne soit pas mort, le système métrique est depuis déjà longtemps la norme internationale. Seuls les anglophones « ignorent », béatement, cet état de fait. Institué en France le 7 avril 1795, le système métrique, qui est d'une parfaite simplicité, n'a jamais convaincu les anglophones qui y résistent à géométrie variable. En Grande-Bretagne, où l'adoption du système était évoquée déjà en 1818, un plan de *metrication* a été introduit en 1969. Presque quarante ans plus tard, les commissaires de l'Union européenne ont été obligés de reconnaître le droit, pour les Britanniques, « de continuer à utiliser leurs *Imperial measures* tels *pints*, *pounds and miles* » (BBC News).

Loin de se faire distancer, les Américains ont fait mieux, stoppant net l'intrus. Très diplomate, l'ambassade des États-Unis s'est prononcée sur le sujet, tout en faisant de la propagande contre-métrique : « Les conversions entre système métrique et système anglo-saxon posent toujours problème des deux côtés de l'Atlantique. Le système métrique est très peu utilisé dans la vie courante. Il est donc essentiel de connaître les principales mesures du système anglo-saxon. » (Site internet de l'ambassade des États-Unis.) Une loi de 1988 statuant que le système métrique devrait être privilégié pour le commerce international n'y a rien changé. Non seulement les Américains continuent d'« ignorer » le système métrique, mais ils se démarquent de l'ancien colonisateur en refusant les *Imperial measures* en faveur des *Customary units*, strictement identiques.

(5) On note toutefois que la notion de levier est absente de la définition du mot « lancer » dans Le Grand Robert : « Envoyer loin de soi et généralement dans une direction déterminée, en imprimant une impulsion assez forte. »

Dans cette bataille de chiffres, nous ne sommes pas, pour autant, dans l'impasse car une nouvelle génération arrive. D'une part, les anciens s'accrochent aux *feet* et aux *inches*. D'autre part, les athlètes « parlent métrique », entre eux et avec les journalistes. Les journaux spécialisés tiennent donc une double comptabilité qui fait gaspiller de l'encre mais qui fidélise leur double lectorat. Pour l'athlète, l'avantage de cette cohabitation est la possibilité d'établir des records personnels dans les deux systèmes. En France, s'ils ne « parlent » pas *feet* et *inches*, les athlètes, dès qu'ils s'approchent du niveau international, s'empressent d'apprendre l'anglais en vue de soigner leur attractivité face aux journalistes.

Dans la pratique

Faire la différence

L'expression de gestes naturels qu'est l'athlétisme en fait un sport où toutes les morphologies sont représentées. Jusqu'en 1976, les épreuves ouvertes aux athlètes féminines, vu leur « faiblesse », étaient restreintes. Petit à petit le champ a été élargi et, depuis l'inclusion du 400 m haies (1984), du triple saut (1996), du marteau et du saut à la perche (2000) et du 3 000 m steeple (2008), les femmes sont présentes dans quasiment toutes les épreuves. La seule épreuve manquante, le 50 km marche athlétique, vient de rejoindre la liste officielle et figurera désormais au programme des championnats internationaux.

La France et les États-Unis se démarquent quant à l'organisation de l'entraînement, chaque pays pouvant envier l'autre. Pour les très jeunes athlètes, le sport se pratique soit à l'école soit dans un club. Des rencontres sont organisées régulièrement et le classement se fait le plus souvent par équipe. Les deux systèmes divergent au niveau du collège et du lycée où, aux États-Unis, l'entraînement a lieu à l'école, l'entraîneur n'étant pas forcément le professeur d'éducation physique. Après la classe, les élèves s'entraînent avant de rentrer à la maison. Les compétitions sont organisées entre établissements et donnent lieu à des luttes héroïques. En France, si l'athlétisme figure toujours, au moins pour l'instant, au programme de l'éducation physique dans chaque collège et lycée, la compétition interétablissement est quasiment inexistante. Les élèves doivent se déplacer, souvent loin, surtout en milieu rural, pour rejoindre leur club. Les horaires qui en découlent sont un casse-tête pour tout le monde. La situation est la même au niveau universitaire.

Aux États-Unis, les universitaires se disputent les meilleurs lycéens en leur proposant des bourses et des conditions d'entraînement idéales. En contrepartie, les athlètes sont tenus de participer aux compétitions tout en réussissant leurs études. Le responsable de l'équipe contacte régulièrement les professeurs des athlètes concernés pour s'assurer de leur assiduité. L'appartenance à une équipe n'est pas, pour autant, limitée aux athlètes boursiers. Les *walk-*

ons, ces athlètes qui se présentent spontanément, sont les bienvenus, tel Dick Buerkle qui, ayant choisi Villanova University, un haut lieu du demi-fond, pour suivre des études de langues hispaniques, a demandé à s'entraîner avec l'équipe. Après avoir établi plusieurs records de son université, il a été sélectionné deux fois pour les Jeux Olympiques et, en 1978, a établi un record du monde en salle. Les petites universités qui n'ont pas de bourses pour l'athlétisme ont, elles aussi, leur équipe *Track and Field*. Leurs équipes rencontrent des équipes de même niveau.

On comprend bien que les Français, athlètes comme entraîneurs, envient ce système, mais l'athlétisme en France a ses propres avantages. Son système de clubs et leurs incontournables deux tours des interclubs servent, pour le niveau élite, des rencontres décisives. Pour les petits clubs, ils sont l'occasion de moments de camaraderie fondatrice d'une cohésion durable. On recrute les amis, les parents et les enfants des athlètes, les coureurs sur route et les rugby-men du coin ainsi que d'anciens athlètes qui ne sont plus licenciés. Certains se découvrent des talents insoupçonnés, d'autres retournent à leurs anciennes amours. Mais surtout, le système de clubs en France permet à tout le monde de pratiquer l'athlétisme et de faire partie d'une équipe. L'année où mon club, le C.A. Brive, s'est trouvé, contre toute attente, sur le podium des championnats interrégionaux, nous étions tous en extase. J'avais tout donné sur le 800 m, un record personnel, et sur le 4 x 400 m relais, épreuve qui clôture chaque interclub et qui, pour nous, était décisive. Pour reconnaître mes efforts, mes camarades de club m'ont jetée dans la fosse, pas très propre, du steeple. Un baptême de folie. Cette camaraderie fait défaut aux États-Unis car une fois sortis de l'université, la plupart des athlètes n'ont accès ni à une équipe ni aux installations athlétiques.

S'entraîner

Arrivée en France, je cherchais des installations pour m'entraîner et j'ai découvert les clubs. Je ne trouvais pas, pour autant, d'entraîneur car on me poussait vers le marathon. Lors d'un cours d'anglais, pour expliquer je ne sais plus quel point, j'ai évoqué la place du 1 500 m dans la mémoire culturelle des États-Unis par rapport à la France. Mes étudiants avaient pris cet « écart » de la norme comme une énième preuve de mon excentricité, mais après le cours l'un d'entre eux est venu me parler. Il faisait du 1 500 m et voulait « parler boutique ». Horrifié d'apprendre que je n'avais pas d'entraîneur, il a insisté pour que je vienne voir le sien, qui « ne refusait personne ». Je suis allée le voir et, en effet, cet entraîneur a accepté de me prendre en charge. C'était Roger Grange, entraîneur légendaire du demi-fond, et je suis donc rentrée dans un groupe dont la moitié des athlètes participait aux Jeux Olympiques et aux Championnats du monde. Roger était sur le terrain tous les jours. Les mercredis nous nous entraînions dans les dunes derrière l'aéroport de Mérignac et le dimanche dans un parc à Pinsan. Chacun avait son propre plan d'entraînement, mais tout le monde s'entraînait ensemble et recevait la même attention. Entraîneur d'une époque révolue, Roger ne notait rien mais se souvenait de tout. Le plus étonnant, pour moi, était le fait que les autres athlètes, dont j'aurais pu être la

maman, me considéraient comme membre à part entière du groupe. L'émulation poussait chacun à se dépasser.

Mon projet pour l'année était de participer aux Championnats vétérans d'Europe à Budapest. Roger était intrigué et avait programmé toute mon année dans cette optique. Arrivée sur place avec la délégation française, je voulais rendre hommage à mon entraîneur et ne pas mettre la délégation française dans l'embarras. Je ne connaissais aucune de mes adversaires et n'avais donc pas de repères. Ma première course était le 400 m. En raison d'un orage d'une violence extrême, les séries ont été annulées et je me suis retrouvée le surlendemain au couloir trois de la finale directe « A ». La Némésis d'un 400 m est l'acide lactique qui peut vous paralyser à 50 m de l'arrivée. Pour éviter ce sort et ne pas arriver dernière, je suis partie prudemment. À 200 m j'étais dernière et je l'étais encore 100 m plus loin. Un excès de prudence irréparable ? Pas question de faire ça à mon entraîneur. J'ai accéléré, pas brusquement, mais avec une sorte de rage, dépassant six athlètes pour arriver deuxième. Médaille d'argent et record de France. Je me suis retrouvée en finale du 800 m aussi. Deuxième médaille et deuxième record de France. Une satisfaction avec une pointe de regret car, sur le 800 m, la première place était à ma portée. J'ai effacé ce regret onze ans plus tard avec la médaille d'or sur 800 m lors des Championnats vétérans d'Europe en salle. À Budapest, en 1990, nous avons formé une équipe 4 x 400 m relais mais avons échoué à la quatrième place. À Bordeaux, en 2001, nous avons formé un relais de 4 x 200 m et obtenu la médaille de bronze. Au moment de ces derniers championnats, j'avais déménagé et je m'entraînais avec François Guilmain, spécialiste du demi-fond et de la marche athlétique. Ses marcheurs étaient régulièrement sélectionnés pour des compétitions internationales.

Entraîner

Il était temps d'arrêter la compétition mais je voulais rester sur le terrain. Pour avoir été mon propre entraîneur pendant plusieurs années, j'avais quelques notions d'entraînement. J'étais particulièrement influencée par les théories d'Arthur Lydiard, cet ancien athlète néo-zélandais qui avait compris l'efficacité, pour des distances allant du 400 m au marathon, des sorties de longue durée à une allure constante et soutenue. En 1960, cinq de ses athlètes, tous de l'*Owairaka Athletic Club*, se sont qualifiés pour les Jeux Olympiques de Rome et trois ont été médaillés⁽⁶⁾. Je cherchais toutefois à me former comme entraîneur et j'ai pu profiter de plusieurs formations assurées par la Fédération française. Comme cela aurait été le cas pour tout entraîneur de langue étrangère et dans n'importe quel sport, j'ai dû maîtriser des termes techniques et éviter les faux-amis. Plus difficile encore était de suivre l'évolution des théories d'entraînement. À la fin des années 1990, alors que j'entamais ma formation française, les théories de Lydiard avaient été abandonnées, en partie du fait d'une mauvaise interprétation.

(6) Peter Snell (800 m, Or), Murray Halberg (5 000 m, Or) et Barry Magee (marathon, Bronze).

Sa théorie des sorties de longue durée à une allure constante et soutenue (*long steady distance*) avait été déformée pour devenir une école des sorties longues à faible allure (*long slow distance*), ce qui produisait des *lean, slow runners* (des coureurs légers et lents). Aujourd'hui, après une génération qui corrigeait Lydiard en favorisant le travail intermittent, sa méthode est de retour, mais sous un autre nom.

Une fois diplômée, je me suis trouvée sur le terrain face à un défi non pas terminologique mais humain. Comment mettre en œuvre mes connaissances ? Comment communiquer avec mes athlètes, parfois des collégiens tout juste sortis d'une très longue journée, parfois des adultes après une journée, tout aussi longue, de travail ? Certains étaient des débutants, d'autres des « revenants » et d'autres encore des athlètes confirmés. Par moments, tout à la fois. Tout en restant fidèle à la terminologie française, « si précieuse puisque unique » (Leynier) ainsi qu'aux consignes de charge de travail, j'ai vite compris que, comme pour mon enseignement de la poésie, j'allais réussir en faisant appel à des images et à des analogies qui n'étaient évidentes que pour moi. Le transfert de connaissances nécessaire pour communiquer s'est donc avéré plus culturel que technique. Je m'inspirais de mes cours de danse moderne et de *movement composition* suivis à Temple University avec Hellmut Gottschild, l'ancien assistant de Marie Wigman. Chez les jeunes, le défi était particulier, car je devais les entraîner pour les sauts et les lancers ainsi que pour les courses. Je cherchais sans cesse comment transmettre mes connaissances.

Un jour, par sérendipité, j'ai trouvé la solution à deux problèmes jusque-là insolubles. À l'université, dans un cours de poésie romantique, je n'arrivais pas à faire comprendre à mes étudiants la détresse de l'interlocuteur du grand poème de William Wordsworth, *Ode on Intimations of Immortality (Ode, pressentiments d'immortalité)*, face à la perte de son insouciance et donc de l'accès aux *untamed pleasures* (plaisirs célestes) de son enfance. D'autre part, je n'arrivais pas à « faire décoller » un jeune athlète doté d'une remarquable détente mais prisonnier de son corps d'adolescent, surtout en présence de la jeune beauté dont il était éperdument amoureux, qui ne voulait pas de lui et qui, insulte suprême, sautait plus loin. Un soir, à l'entraînement, sur je ne sais plus quelle consigne de ma part, il a pris son élan comme jamais il ne l'avait fait et a atterri loin, très loin, de la planche. Sans sortir du bac à sable, il s'est mis à exécuter une danse joyeuse et frénétique, mais surtout insouciant. Libéré de sa *prison-house*, il savait qu'il allait reproduire ce saut lors de la prochaine compétition. J'avais devant les yeux l'impossible accès aux *untamed pleasures*. Le lendemain, j'ai vu mes étudiants et leur ai raconté cette histoire. Comme d'habitude, la plupart, prisonniers de leurs propres préoccupations, ne voulaient rien entendre de cette anecdote qui, à leurs yeux, n'avait rien à voir avec Wordsworth. J'ai senti tout de même que quelques-uns avaient compris. Quelques années plus tard, la boucle a été bouclée, lorsque j'ai appris que l'un de ces étudiants avait raconté mon anecdote dans une autre classe pour expliquer cette recherche, qui est l'essence même du romantisme⁽⁷⁾.

(7) Ce n'est pas qu'en poésie romantique que la perte de l'insouciance pose problème. Au moins deux athlètes français, Yoann Diniz et Teddy Tamgho, ont évoqué cette perte pour expliquer un blocage, temporaire dans les deux cas, de leur progression.

Terrain de prédilection

La traduction, proprement dite, est restée marginale dans mon engagement athlétique. Je traduis, ponctuellement, des articles techniques pour des consœurs ou des confrères entraîneurs, mais je n'ai traduit aucun livre ni ouvrage majeur. Éluë comme référente de langue anglaise au Comité directeur de l'Association des entraîneurs français d'athlétisme, je devais dénicher des articles, en anglais, de la revue de l'IAAF en vue de leur traduction pour la revue française. Malheureusement, les membres du Comité directeur avaient compris ma mission autrement et attendaient que je traduise ces articles de l'anglais vers le français. J'ai eu tout le mal du monde à leur faire comprendre que ce n'était pas possible. Une fois, j'ai consenti à traduire de l'anglais vers le français un article très technique sur la marche athlétique. Le plus difficile était de respecter la terminologie de la marche par opposition à la terminologie de la course : « pas » au lieu de « foulée » et « attaque du talon » au lieu de « pose du pied ». J'avais sollicité l'aide de mon entraîneur, François Guilmain, et le journal nous a crédités comme co-traducteurs. Ce fut une expérience que je ne regrette pas.

À l'occasion des Championnats du Monde – Paris/Saint-Denis 2003, je fus sélectionnée comme interprète bénévole. Nous étions une quinzaine, censés intervenir régulièrement sur le terrain pour les besoins d'un individu ou d'une équipe, lors des contrôles antidopage et en salle de presse. Pour les interventions sur le terrain, il fallait connaître l'athlétisme et savoir résister, comme au commissariat, aux tentatives de récupération. Pour les contrôles antidopage, il fallait s'imposer face aux médecins contrôleurs qui « maîtrisaient » plusieurs langues. La tâche était particulièrement délicate pour les athlètes analphabètes. N'étant pas en mesure de reconnaître leur nom sur l'imprimé anti-dopage ou de vérifier la date et le lieu de leur naissance, ils signaient avec un « X ». L'interprète devait, sur la base de leur anglais hésitant, s'assurer qu'ils avaient compris les questions du médecin contrôleur ainsi que les consignes de collecte des urines. Et en ce qui concerne les conférences de presse, notre mission dépendait finalement de l'heure de l'intervention. Pour les podiums du matin, nous interprétions en consécutive devant les journalistes. Pour les conférences du soir, il y avait un interprète en cabine, qui ne faisait pas partie de l'équipe bénévole, pour assurer l'interprétation français-anglais. Si, pour une conférence matinale, la langue de l'athlète était autre que l'anglais ou le français, il n'y avait pas d'interprétation du français vers l'anglais.

Je garde des souvenirs impérissables des trois semaines que nous avons passées ensemble. Le plus jeune de l'équipe, l'interprète de langue allemande, venait tout juste de finir le lycée et la plus âgée était une ancienne skieuse olympique biélorusse qui, à plus de 65 ans, débordait d'énergie. Notre local, dans les entrailles du complexe, était doté d'un écran télé qui transmettait en continu les images brutes captées par les cameramen du terrain, chacun ayant sa spécialité : lancers, sauts ou courses. Il n'y avait aucun commentaire mais, étant tous des amateurs d'athlétisme, nous n'en avions pas besoin, sauf l'énigmatique interprète de langue italienne, qui ne connaissait rien à l'athlétisme et tentait en permanence de capter des matchs

de foot ! Italien de naissance, Roberto, comme nous l'appelions en raison de sa forte ressemblance avec le comédien Benigni, avait troqué sa nationalité italienne pour la nationalité française. Il parlait parfaitement l'italien, le français et l'anglais et avait des bases solides en allemand. À part des interventions ponctuelles sur le terrain, Roberto n'avait rien à faire et s'ennuyait fort, se plaignant de l'absence d'Italiens sur les podiums. Le miracle est arrivé la veille du dernier jour lorsque le perchiste Giuseppe Gibilisco fut médaillé d'or.

Heureux de pouvoir interpréter, Roberto nous a demandé de venir en salle de presse et presque toute l'équipe était là, car nos badges d'interprète nous permettaient de passer partout. La plupart des questions étaient pour Gibilisco et Roberto faisait preuve de professionnalisme. L'interprétation français-anglais était retransmise depuis la cabine. Selon le protocole, la dernière question était réservée au nouveau champion et posée par un journaliste italien. Elle était longue, cette question, et la réponse aussi. La gestuelle de Gibilisco, à la fin de sa réponse, traduisait une certaine gêne, une gêne que nous allions vite comprendre. L'interprétation de Roberto était la suivante : « Vous m'avez demandé pourquoi, une fois la médaille d'or assurée, je n'avais pas tenté le record du monde. Excusez-moi pour ce que je vais dire [un geste qui traduit sa gêne], mais pour tenter le record du monde, il faut avoir des couilles. » Fin de la conférence de presse. Rires des journalistes. Assentiment des interprètes. Sauf pour la très timide interprète de langue japonaise qui dit à très haute voix : « C'est quoi des couilles ? » Je lui ai répondu à voix basse. L'interprétation de Roberto n'a choqué aucun journaliste mais l'interprète en cabine l'a recadrée, rendant les excuses de Gibilisco superflues : *In order to try for the world record, you need to have something in your trousers*. Roberto regrettait la domestication de la provocation de « son » athlète et jurait qu'il avait respecté le registre. En même temps, notre consœur japonaise a pu étoffer son vocabulaire.

Divergences/Convergences

Mes expériences à Paris en 2003 portent la marque de l'athlétisme, ce sport qui s'appuie majoritairement sur le bénévolat, parfois pour le meilleur, parfois pour le pire. Pour l'événement, les interprètes ont été logés à la cité universitaire dans des conditions qui laissaient à désirer. Les chambres étaient propres et les sanitaires plutôt corrects, mais nous ne disposions de rien pour préparer à manger lorsque nous n'étions pas au stade. Il y avait, certes, des cuisines à chaque étage, mais elles étaient d'une saleté rebutante et squattées par les résidents permanents. Contrairement aux interprètes, les juges, bénévoles également, étaient logés à l'hôtel, une injustice que nous n'avons pas appréciée. Le bénévolat est la norme également à l'entraînement, sauf pour les cadres de la Fédération et les rares employés de club.

La part du bénévolat aux États-Unis et en France est comparable, mais des différences, souvent emblématiques, existent ailleurs. À mes yeux de traducteur et à mes oreilles d'interprète,

l'essentiel de ces différences est dans la langue. Je ferai l'impasse sur les impossibles (et très nombreuses) importations de l'anglais vers le français tel « sweat »⁽⁸⁾, que la prononciation incongrue transforme en *sweet* (sucré)⁽⁹⁾. Parfois le terme anglais est plus évocateur que son équivalent en langue française. Ainsi, le mot *hurdles* évoque les labeurs des guerriers tandis que « haies » renvoie à une balade bucolique. De même, « ligne opposée » et « ligne droite » situent le coureur sur la piste tandis que *back stretch* suggère un effort solitaire et *home stretch* la délivrance si bien méritée. Ce mot *home*, avec sa charge symbolique, est partout dans le sport : *home plate*⁽¹⁰⁾ (pour le baseball) et *home team* étant les plus courants.

En dehors de la terminologie, des différences culturelles sont repérables dans la pratique de l'athlétisme. Aux États-Unis, on le sait, et Benjamin Franklin en a fait sa devise, l'homme progresse grâce à ses propres efforts. L'injonction *Pull yourself up by your bootstraps* (Lève-toi et avance) prévient que le salut ne viendra que de soi. En France, par contre, l'autorité souveraine peut être décisive. Prenons, par exemple, les compétitions à plusieurs tours avec seulement huit places en finale. Lors des premiers tours, certains athlètes avancent automatiquement, selon leur place, d'autres selon le classement général. Sur les résultats, les premiers sont répertoriés par un « Q », les autres par un « q », tous s'étant qualifiés pour la finale. Pour bon nombre, néanmoins, les « q » auraient été « repêchés », vraisemblablement par un coup de crosse papale. Rien de plus normal car, en France, les premiers tours d'une telle compétition sont les « éliminatoires » par opposition aux *qualifying rounds* (tours de qualification).

En 1993, à la fin de la soutenance de mon habilitation à diriger des recherches, le président du jury m'a rappelé, pour la énième fois, que je n'étais pas « d'ici ». Ça, je le savais et au bout de quatre heures sous les feux de cinq tortionnaires, je n'appréciais guère sa remarque. Il a enchaîné en me demandant, puisque j'étais sur le point de recevoir le sacrement ultime, et en précisant que ce serait sa dernière question, si j'avais pu constater des différences entre les deux systèmes d'enseignement, américain et français. Je n'ai pu résister à la tentation. Tout le monde savait que je faisais de l'athlétisme en compétition, ce qui risquait, à leurs yeux, de nuire à l'image du corps des professeurs des universités. J'ai donc répondu que la différence principale était dans le parallèle entre le système américain avec ses *qualifying rounds* et le système français avec ses éliminatoires. Sa réponse laconique, « En effet », ne laissait pas beaucoup d'espoir pour le verdict du jury, mais j'étais contente.

J'ai eu le diplôme. J'ai rejoint ce corps des « élites ». Et surtout, j'ai continué l'athlétisme.

taffy.martin@wanadoo.fr

(8) Le film *Chariots of Fire* (1981) met en scène le choc culturel provoqué aux Jeux Olympiques de 1924 par les *sweatsuits* de l'équipe américaine.

(9) Le Grand Robert donne raison à ces « fauteurs » en précisant que pour *sweatshirt* « l'usage anglais inciterait à prononcer [swɛtʃœʁt] mais cette prononciation reste inusitée ».

(10) Point de départ et d'arrivée, où l'on marque les points.

Taffy Martin traduit du français vers l'anglais. Née à Philadelphie, elle est ancien lauréat Fulbright et professeur des universités émérite. Expert près la cour d'appel d'Agen, elle est membre de la SFT, de l'UNETICA et de la Compagnie des experts près la cour d'appel d'Agen dont elle est président d'honneur. Directeur des éditions Le Nœud des Miroirs, elle a traduit la poésie de Pierre Reverdy, Jean Malrieu, Barthélemy Vernet et Jean Pierre Pouzol, son mari. Elle vit dans le Lot à Caminel.

Références bibliographiques

Ambassade des États-Unis en France, <http://www.info-france-usa.org/spip.php?article356>, 13 novembre 2007, consulté le 10 mars 2016.

BBC News, http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/6988521.stm, 11 septembre 2007, consulté le 12 mars 2016.

COE Sebastian, « Rebuilding Trust », IAAF Press Release, 5 janvier 2016.

Collins English Dictionary and Thesaurus, 2007, Lexibase Softissimo.

Grand Robert de la langue française (Le), électronique, version 3.1.0 (7.0).

HILL E. Gary, ed. *Track and Field News*, courriel du 10 mars 2016.

IAAF, *About IAAF History*, <http://www.iaaf.org/about-iaaf/history>, consulté le 10 mars 2016.

IAAF, *Les règles des compétitions 2016-2017*, Monaco, Association Internationale des fédérations d'athlétisme.

LEYNIER Philippe, « Préface », in BOURDON Stéphane et James RENAULT, 2010, *Lexique Athlé, Dictionnaire scientifique de l'athlétisme, La Revue de l'Association des Entraîneurs Français d'Athlétisme*, 2010.

LYDIARD Arthur, 1978, *Running the Lydiard Way*, Mountain View (États-Unis), World Publications, Inc.

MALLON Bill et BUCHANAN Ian, *A History of the Results of the National Track & Field Championships of the USA from 1876 through 2015*, <http://www.trackandfieldnews.com/index.php/archivemenu/13-lists/979-usa-nationals-history>, consulté le 9 mars 2016.

Oxford English Dictionary, 1971, New York, Oxford University Press.

PARIENTÉ Robert, 1978, *La fabuleuse histoire de l'athlétisme*, Paris, Éditions O.D.I.L.

US Congress.gov, <https://www.congress.gov/bill/100th-congress/house-bill/4848>, consulté le 10 mars 2016.

WORDSWORTH, William, *The Major Works*, ed. Stephen Gill, 1984, Oxford (Angleterre), Oxford University Press.